

LES OISEAUX DE PASSAGE



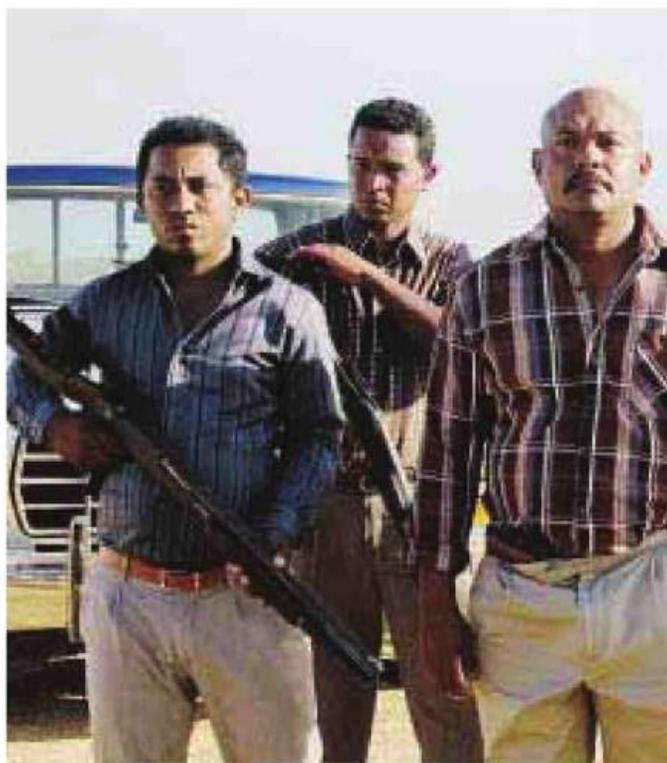
REVUE DE PRESSE

UN TARANTINO CHAMANIQUE EN COLOMBIE

PLONGÉE SANGLANTE DANS LE MILIEU DES NARCOTRAFIQUANTS, LE FILM DE CIRO GUERRA ET CRISTINA GALLEGO A OUVERT LA QUINZAINE DES RÉALISATEURS EN 2018.

PAR **NATHALIE SIMON**
 nsimon@lefigaro.fr

« **L** a mort va et vient », rappellent les aînés de la tribu indienne Wayuu. En 1968, dans le désert colombien, elle va s'opposer à un autre clan. Après le contemplatif *L'Étreinte du serpent* déjà présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes (2015), **Ciro Guerra** et **Cristina Gallego**, productrice, immergent le spectateur en pleine guerre de narcotrafiquants, précurseurs de Pablo Escobar. Une guerre sanglante où la vengeance est reine comme dans une tragédie grecque (les auteurs ont composé leur histoire en cinq actes) ou un western de **Quentin Tarantino**. Chamanique également. Ici, les rites sont sacrés, les oiseaux annonciateurs de malheurs et les esprits des morts communiquent avec les vivants. Tels des prêtres chamaniques, les deux cinéastes brossent le portrait de **Rapayet** (José Acosta, une



LES OISEAUX DE PASSAGE

Western chamanique de **Ciro Guerra** et **Cristina Gallego**.

AVEC:

José Acosta, Carmina Martínez, Natalia Reyes...

DURÉE:

2h01.

le fougueux **Rapayet** l'ignore encore, mais rien n'arrêtera l'escalade de la violence. ■

gueule comme on dit), un jeune qui s'enrichit et enrichit son clan en vendant de la marijuana à des touristes américains. **Ursula** (remarquable **Carmina Martínez** issue du théâtre) qui a scellé le destin de sa fille avec le mécréant prévient qu'elle est « capable de tout » pour sa famille et son clan. Le

Colombian connection

NATHALIE SIMON

nsimon@lefigaro.fr

Au bout d'une année d'isolement, Zeida est devenue une femme. Chants et danses célèbrent son émancipation. Telle est la tradition dans la tribu Wayuu. Sa mère, Ursula, autorise la jeune fille à épouser Rapayet, un membre d'un autre clan à la seule condition qu'il apporte une dot conséquente. Gros plans, plans d'ensemble et musique lancinante, on pressent le pire. « *La mort va et vient* », ne manquent pas de rappeler les anciens.

Présenté en ouverture de La Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 2018, ce long-métrage des Colombiens *Ciro Guerra* et *Cristina Gallego* se divise en cinq actes à la façon d'une tragédie grecque. Autant de chapitres qui vont crescendo dans la violence. À l'origine du mal, l'impétueux Rapayet, qui se lance dans un trafic de vente de marijuana aux touristes américains.

Du premier « *Chant* », *Herbe sauvée*, qui commence en 1968 au dernier, funèbre, *Les Limbes* se déroulant au début des années 1980, la loi du talion fait son office. Œil pour œil, dent pour dent, le sang doit couler pour l'honneur. Pablo Escobar n'est pas encore tristement célèbre et pourtant, on a bien affaire à une guerre de gangs dans le désert colombien.

Mauvais présages

Il y a du Tarantino et du Scorsese ici. Règlements de comptes et duels mortels laissent des traces écarlates sur des nuages de poussières. Les oiseaux sont décharnés comme de mauvais présages. Les visages des interprètes - certains ont été recrutés sur place - sont taillés à la serpe à l'instar des montagnes environnantes. Carmina Martinez, Ursula, en impose en marraine de cartel. Implacable, elle défend sa famille à n'importe quel prix. José Acosta en Rapayet écartelé entre son oncle et

son incontrôlable ami est rattrapé par le fatum.

Derrière leur caméra, témoins, ethnographes ou prêtres chamaniques, *Cristina Gallego* et *Ciro Guerra* se tiennent à distance de leur « sujet ». Il en était déjà ainsi dans *L'Étreinte du serpent*, réalisé par le premier et produit par la seconde. Respectueux des coutumes ancestrales, les auteurs souhaitent également l'ancrer dans la réalité et la modernité. S'ils ne révolutionnent pas le genre, ils tordent le cou aux clichés sur les narco-trafiquants véhiculés par les séries. Une qualité pour le jury « Police » de Beaufort qui leur a décerné son prix. ■



« **Les Oiseaux de passage** »

Drame de *Ciro Guerra* et *Cristina Gallego*

Avec José Acosta, Carmina Martinez
Durée 2h05

■ **L'avis du Figaro:** ●●●○

«Les Oiseaux de passage», les cartels et le territoire

Epopée colombienne aussi sanglante que politique, le nouveau film de Cristina Gallego et Ciro Guerra offre une plongée saisissante dans la genèse du narcotrafic.

Le titre français est celui d'un beau poème de révolte, de Jean Richepin, connu surtout dans sa version abrégée qu'avait mise en chanson Georges Brassens. Sans cette référence à l'esprit de poésie réfractaire, mâle et sauvage, antibourgeoise (oiseaux de passage contre pigeons), difficile à partir de son seul titre de se faire une idée conforme du nouveau film de Ciro Guerra et Cristina Gallego, duo réalisateur-productrice auquel on doit le boormanien et amazonien *l'Étreinte du serpent*, sorti il y a quatre ans.

Les Oiseaux de passage, s'il avait voulu évoquer fidèlement le cinéma de genre auquel il appartient en effet, passé un prologue à tendance ethnologique sur les Indiens wayúu, leurs rites, magie et traditions, et s'il avait voulu signaler le style épique qu'il poursuit dans l'espoir d'ameuter un plus large public que celui *world cinema friendly* qui se flattera seul d'aller découvrir un film colombien, peuplade pittoresque avec dialecte, aurait mieux dû s'intituler *Il était une fois en Colombie*, par exemple. Puisque c'est de cela, d'un western et pas d'autre chose, d'une saga ample qui fait parler la poudre, qu'il s'agit. La vraie nouveauté, c'est que le western est ici fait par les Indiens, non les cow-boys. Ça, *Triple Frontière* s'en chargeait le mois dernier sur Netflix.

Le jeune héros, Rapayet, fou d'amour pour la farouche Zaida, s'il veut obtenir de la mère et matriarche Ursula la main de la jeune fille, doit réunir une considérable dot. Du café dont il faisait commerce. Il

se résout vite à passer au trafic de marijuana, cent fois plus lucratif, à l'incitation de blonds Américains du Nord *flower power* portés sur la fumette et la distribution planante de tracts imprimés «*No al comunismo*».

Homérique. Rapayet s'organise, met en scène le système clandestin de transaction et de passage, crapahute avec Moisés, son pote et associé, aussi extraverti bling-bling que lui est taciturne et sobre, soit traversant le territoire aride, de poussière, de vent et d'océan, de la Guajira, soit montant à flanc de coteaux luxuriants, humides et fertiles, de la Sierra Nevada de Santa Marta. Le ver de la convoitise est dans le fruit, on arpente en tous sens la géographie du narcotrafic, concrètement, physiquement, et l'enrichissement, de pick-up en Rolex, à vue d'œil. Marié, deux enfants.

Comme dans un film de Sergio Leone ou un récit homérique, il s'agit de conter l'histoire d'un territoire – de l'arpent de terre au continent entier, sa mythologie –, saisie en épopée ample et héroïque, sanglante et meurtrière, très politique – comment cela se passe à l'intérieur des terres, du point de vue des indigènes récoltants qui livrent aux lointains capitalistes trafiquants de quoi rendre le monde entier *stone* et réjouit –, en suivant des personnages sur une large période, historique. De 1968 à 1980. le film est ponctué de cinq «*Cantos*», à chacun son titre.

Cette histoire ne se limite pas à égrener la vie, chronique anthropologique et liens claniques, familiaux, d'une succession de figures hautes en couleur, elle s'échine à transcrire scène à scène, crescendo, la légende de tout un peuple. Du simple topique pour touristes, du folklore indigène, le film s'élève au niveau supérieur, à la beauté des archétypes. Les plus viles créatures

sont hissées à des dimensions fabuleuses, hiératiques, voyous bouffons à la dent d'or, mères magiciennes, messagers ou démons en Ray-Ban, gardes cerbères: destin et capitalisme, prospérité et mauvais augures, villa rococo au milieu de rien, du vent, décadence et prophéties, oiseaux et sauterelles, essaim des massacres, mort, mission civilisatrice et dressage à la barbarie, tragédie, psychédéisme... Voilà qui dessine la ligne sinueuse, folle, parcourue par le film. Chaque homme qu'on liquide fait sursauter, le bruit de la détonation est surpuissant.

Palabres. Comme il y eut la revisite sous une forme antihéroïque, patibulaire, abâtardie, du western classique par le western spaghetti, il faudrait parler des *Oiseaux de passage* comme d'un «western indien» ou «chaman», mêlant ethnologie tribale – les Wayúu donc, vivant tout au nord de la Colombie, seule enclave amérindienne que les Espagnols jamais ne conquièrent –, sortilèges, visions, présages et

ultraviolence. Les messagers sacrés se relaient en palabres innombrables, marchandages infinis, dans la grande parentèle du narcotrafic. L'argent facile se planque en profanation des tombes des ancêtres, comme les fusils, nerfs de la guerre où tout impose fatalement. La poussière retourne à la poussière. D'une âpreté belle via sa parfaite économie des moyens, sa mise en scène des grands espaces, ses cadres terriens, *les Oiseaux de passage* est de ces films qui ne se dévoilent pas au premier abord, qui «deviennent». Les plus beaux sans doute parce que les plus saisissants, ces films qu'on n'avait pas vu venir se déploient lentement. Il prend corps sans hâte, avec passages un peu mous ou statiques. Parfois, il s'attarde à son opération de séduction ethnologique pour gringos de festi-



vals prestigieux quand il n'est plus temps.

Les étendues ensablées, la trajectoire arborescente, et jusqu'aux vibrations de la guimbarde aux échos d'Ennio Morricone, tout est sauvagement mêlé en vue de la parure rêche et somptuaire d'un film-patchwork: le sang rouge, la dévastation noire et les fléaux gris, le romantisme sable et or de la vengeance. Il fera beau voir ce que les Indiens futurs de *Ciro Guerra* et ses prochains cow-boys, rien moins que Robert Pattinson et Johnny Depp, confirmeront de ce talent de conteur ou non: l'adaptation d'*En attendant les barbares* de J.M. Coetzee, est déjà dans la boîte, tournée en partie au Maroc et en Italie. On espère les esprits intacts, indomptés. Que le désert, toujours, avance.

CAMILLE NEVERS

Les étendues ensablées, la trajectoire arborescente, et jusqu'aux vibrations de la guimbarde aux échos d'Ennio Morricone, tout est sauvagement mêlé en vue de la parure rêche et somptuaire d'un film-patchwork: le sang rouge, la dévastation noire et les fléaux gris, le romantisme sable et or de la vengeance.

LES OISEAUX DE PASSAGE

de **CRISTINA GALLEGO**

et **CIRO GUERRA**

avec **José Acosta,**

Carmaña Martínez... 2 h 01.



Des Indiens wayúu, barons de la mafia colombienne, dans *les Oiseaux de passage* de Cristina Gallego et *Ciro Guerra*. PHOTO CIUDAD LUNAR BLOND/INDIAN-MATEO CONTRERAS



LES OISEAUX DE PASSAGE

CRISTINA GALLEGO ET CIRO GUERRA

La naissance, à la fin des années 1960, des cartels colombiens... Une fresque ambitieuse, qui emprunte autant à Scorsese qu'aux westerns de Peckinpah.



Les rapports Nord-Sud, avec tout ce qu'ils recèlent (et taisent) de notre commerce honteux avec les étranges étrangers, structuraient déjà le précédent film de *Ciro Guerra*, *L'Étreinte du serpent* (2015). Un chamane y guidait deux scientifiques occidentaux dans la forêt amazonienne pour une épopée hallucinatoire, sous influence, plus ou moins avouée, des films d'aventures fiévreux de *Werner Herzog* (*Aguirre, la colère de Dieu*; *Fitzcarraldo*). Dès son titre polysémique, évoquant aussi bien les malédictions des oracles antiques que les migrations des petits coucous chargés d'irriguer les États-Unis en drogues sud-américaines, le quatrième long métrage du cinéaste colombien, coréalisé avec son épouse et productrice, célèbre encore une fois les noces tragiques de l'Antique et du Nouveau Monde, entre spoliation et dépendance narcotique.

Pour réunir la dot exorbitante que lui ont réclamée les chefs de son clan en échange de la main de sa cousine,

Rafa est contraint de se lancer dans le commerce, à grande échelle, de la marijuana locale, qui fait déjà le bonheur des touristes américains de passage, dans leur fief de Guajira, péninsule désertique à la pointe septentrionale de la Colombie. Le récit quasi ethnographique sur la tribu indigène des Wayuu, à laquelle appartiennent Rafa et les siens, se mue progressivement en un ample film de gangsters en cinq «chants», étalés sur une grosse décennie à partir de 1968. Il entreprend de conter une page méconnue de l'histoire récente de la Colombie: «*la bonanza marimbera*», ou l'âge d'or du narcotrafic du cannabis et la naissance des cartels.

On ne compte plus les films et séries sur cet inépuisable filon toxique. Et on pouvait redouter un *Scarface* sauce colombienne écrasé par un héritage pesant. Orchestrant un déluge de violence en plein désert, le couple de réalisateurs ne cache pas sa dette envers *Sergio Leone* ou *Sam Peckinpah*, gros plans sur les insectes compris. La

structure narrative classique de grandeur et décadence, avec son lot de dilemmes moraux ou familiaux, rappelle bien sûr les fresques mafieuses de Scorsese ou de Coppola, qui elles-mêmes tiraient leur force du théâtre grec. Les emprunts nourrissent les films de genre, et celui-ci n'échappe pas à la règle, tout en imposant un récit des origines qui n'avait jamais été raconté. «*La Colombie est un pays dont l'histoire a été effacée de la mémoire de ses citoyens*, expliquent *Cristina Gallego* et *Ciro Guerra*. Avec ce film, on a voulu créer un outil de reconstruction de notre passé.»

Avec une absence d'humour assumée, qui pourra passer pour de la grandiloquence aux yeux des habitués à l'ironie d'aujourd'hui, cette ambitieuse tragédie familiale reste, au bout du compte, fidèle à ses racines. Folklore hollywoodien et coutumes amérindiennes cohabitent, mais tous les acteurs, professionnels ou non, sont colombiens. Et le personnage clé est une femme, forte et âgée, conformément à la tradition matriarcale wayuu. — **Jérémie Couston**

| Colombie-Mexique-Danemark-France (2h05) | Scénario: *Maria Camila Arias*, *Jacques Toulemonde*. Avec *Carmina Martínez*, *José Acosta*, *Jhon Narváez*, *Natalia Reyes*, *José Vicente*.

Aux origines des cartels colombiens

Cristina Gallego et Ciro Guerra plongent le spectateur dans une communauté d'Indiens qui vit du trafic de marijuana

LES OISEAUX DE PASSAGE



Deux logiques s'entrecroisent dans *Les Oiseaux de passage*. Il y a, tout d'abord, la courbe ascendante puis descendante d'une prospérité bâtie sur une activité criminelle et dangereuse. Il y a ensuite un mouvement magique et cyclique, ancien et primitif, adhérent au précédent avant de le miner.

Le film de Cristina Gallego et Ciro Guerra pourrait être décrit comme une plongée dans les origines, à la fois celle d'une réalité sociale et historique, celle d'un genre cinématographique, celle d'un monde primitif fonctionnant selon ses propres règles.

Les premières images transportent le spectateur au centre d'une communauté wayuu, des Indiens de Colombie dont la vie et la compréhension du monde sont régies par des croyances et rites destinés à donner du sens à celui-ci et à en assurer la cohérence. Rapayet, un jeune homme du clan, ainsi que son ami Moises, découvrent

les possibilités d'enrichissement que promet la vente aux touristes américains de marijuana. Très vite, ce commerce organise la vie de la communauté à qui elle va offrir une économie florissante, mais aussi la forcer à commercer avec d'autres familles, clans, ethnies. Cette transformation est dirigée selon les règles de fer d'un matriarcat à la faveur duquel la belle-mère du jeune homme énonce la loi du groupe. Dès lors se mettent en place les conditions de l'ascension de la famille de Rapayet puis celles de sa déchéance.

Un mécanisme fatal

L'histoire que conte *Les Oiseaux de passage* – la genèse des cartels de la drogue en Colombie –, s'étale du début des années 1970 à la fin des années 1980. La construction du récit en chapitres dessine une sorte de fatalité qui est aussi celle inscrite par les conventions d'un genre cinématographique, celui du film de gangsters.

Mais le film de Cristina Gallego et Ciro Guerra interroge par ailleurs cette fatalité, sans vouloir la réduire à un déterminisme pure-

ment humain, en la confrontant aussi à une cosmogonie particulière. Le sujet du film n'est-il pas l'impossibilité de faire coïncider l'ordre symbolique qui guide la vie des Wayuu avec celui défini par la compétition et l'avidité?

Les Oiseaux de passage navigue ainsi entre la description d'un mécanisme fatal et celle d'un ordre secret, occulte, prodigieux et métaphysique, fragile et menaçant. L'on passe ainsi de la logique du récit criminel à celle de la fable, voire du conte teinté de surnaturel. On peut penser au cinéma d'un Glauber Rocha, qui mêlait métaphore politique et fascination pour des rituels débarrassant le récit de tout naturalisme, le faisant basculer dans une dimension magique. Cette radicalité est le seuil devant lequel s'arrête la fresque de Cristina Gallego et Ciro Guerra. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

Film mexicano-danois-colombien de Cristina Gallego et Ciro Guerra. Avec José Acosta, Carmina Martínez, Jhon Narvaes (2h 01).



Les Oiseaux de passage

Ciro Guerra et Cristina Gallego

Le fléau

Eithne O'Neill

Sortie le 10 avril

Pajaros de verano

Colombie/Mexique/Danemark (2018). Réal. : *Cristina Gallego, Ciro Guerra*. Scén. : *Maria Camila Arias, Jacques Toulemonde, Cristina Gallego*. Dir. photo. : *David Gallego*. Déc. : *Angélica Perea*. Son : *Carlos García, Claus Lynge*. Mont. : *Miguel Schverdfinger*. Mus. : *Leonardo Heiblum*. Prod. : *Katrin Pors, Cristina Gallego*. Cies de prod. : *Ciudad Lunar, Blond Indian Films, Pimienta Films, Films Boutique, Snowglobe*. Dist. fr. : *Diaphana*.

Int. : *Carmina Martínez (Úrsula), José Acosta (Rapayet), Jhon Narváez (Moisés), Natalia Reyes (Zaida), José Vicente Cotes (Peregrino), Juan Bautista Martínez (Anibal), Greider Meza (Leonidas)*.

Voir aussi n° 689-690, p. 91, Cannes 2018.

EN 1968, lors d'une fête dans le département de La Guajira en Colombie, Zaida, jeune fille maquillée selon la coutume indigène, danse comme en extase pour ravir les membres des clans Wayuu au rythme du tambour. Les volutes ballonnées de sa robe rouge enflée par le vent évoquent les battements d'ailes des oiseaux qui survolent le territoire. Rapayet, jeune chevrier, la rejoint pour la yonna, danse célébrant l'ethos de la tribu et sa vision cosmique de l'existence. Zaida appartient au clan prestigieux de la matriarche Úrsula qui exige une dot importante, et l'élevage des chèvres ne rapporte pas gros. C'est ainsi que débute une participation à la vente de « l'herbe sauvage » ; la marijuana, tant recherchée par les *gringos hippies*.

Cinq chants légendés scandent la chronique de l'ascension de la famille, la *bonanza marimbera* de 1975 à 1985, et de sa chute annoncée. Sur cette péninsule aride, la lutte pour le monopole est sanglante. Sur fond historique, le film d'action embrasse les codes du western et l'ambiance d'un film criminel. Mêlant instruments traditionnels et sonorités réelles, la bande-son fait partie d'une mise en scène qui veille à ce que chaque détail, y compris le maquillage et les costumes, contribue à la tension dramatique. Nul doute, la rupture avec l'héritage culturel se fait par l'échec de la transmission à la nouvelle génération. La colonisation, facteur de la déchéance, le déploiement d'armes, et la perte de valeurs telles que l'honneur et la loyauté dépassent un psychologisme facile. On ne juge pas Úrsula, figure de l'autorité dans le clan entêtée et aveuglée par son attachement à son

vaurien de fils. Comme dans les contes, les personnages sont des archétypes, parmi eux Anibal, un parrain redoutable, un oncle pourri et influent et des messagers comme dans une tragédie classique. Ces qualités vont de pair avec le lien du peuple à l'univers, son rapport aux animaux et son interprétation des rêves, perçus comme venant du royaume des morts.

Éléments de présage, les oiseaux surgissent dans des séquences rêvées, acheminées par une grand-mère spectrale qui converse avec les esprits. Une photographie superbe saisit une locuste, qui reste petite à l'image suivante, remplie par un hélicoptère de l'armée américaine, intéressé par les transactions de drogue. Sans paroles. Puis, sur les pieds d'un échassier inquiétant s'infiltrant dans les palaces gardés, et sur l'apparition d'un quetzal rouge vif. Des panoramiques sur le désert et la mer des Caraïbes, des gros plans sur les visages, les cabanes, les hamacs et les tissus chatoyants sont loin d'être de simples accessoires. À travers eux s'expriment une vitalité de la mise en scène artistique et un regard intuitif sur le tragique de la vie.

Que reste-t-il de la gloire ? Fin et commencement forment un entrelacs mélancolique ; la silhouette noire du chanteur se profile, tandis que s'éloignent, solitaires, une chèvre et sa gardienne. Et si c'étaient au fond nous autres êtres humains qui étions des oiseaux de passage ? ■

LES OISEAUX DE PASSAGE

Une épopée aux allures de western mystique et violent, qui raconte sur deux décennies les origines du trafic de drogue en Colombie.

Obnubilés par les cartels colombiens – usines à thrillers peuplés de mafieux sanguinaires – et sa seule figure de proue, Pablo Escobar, le cinéma et la télévision ne se sont jamais vraiment intéressés aux racines du mal. Ces *Oiseaux de passage* de Ciro Guerra et Cristina Gallego – respectivement réalisateur et productrice de *L'Étreinte du serpent* en 2015 – est une épopée divisée en plusieurs chants retraçant la carrière d'un petit revendeur d'alcool qui va devenir, à partir de la fin des années 60, un trafiquant de drogue de haut vol. Son parcours exprime tout entier la dérive criminelle d'un pays qui aura longtemps du mal à donner au monde une autre image de lui-même. Les noms des chapitres du film (« Herbes sauvages », « Les tombes »...) disent à peu près tout de cet inéluctable chemin vers l'abîme. Une trajectoire qui emportera dans son sillage l'honneur sacré d'une famille de paysans du nord de la Colombie. Les cinéastes désignent clairement les coupables de cet engrenage maléfique puisque c'est d'abord pour fournir en marijuana des gringos – hippies américains cherchant un peu de pureté facile loin de la civilisation – que l'homme, soucieux d'offrir une dot suffisante à

PREMIERE



Carmina Martínez, José Acosta et Natalia Reyes

sa promise, va faire fructifier son trafic. La cupidité ne résiste pas ici aux traditions séculaires dont les signes, pour peu que l'on sache les appréhender, agissent comme des garde-fous. Tourné à la façon d'un western empreint de mysticisme, ce film solaire sait aussi ressembler à ce que son sombre sujet lui impose. Fascinant. ♦ TB

ALLEZ-Y S'IL VOUS AVEZ AIME *Cocaine Cowboys* (2006), *L'Étreinte du serpent* (2015), *Narcos* (2015)

Pájaros de verano • Pays Colombie, Danemark, Mexique • **De** Ciro Guerra & Cristina Gallego • **Avec** José Acosta, Carmiña Martínez, Natalia Reyes...
• **Durée** 2 h 05



10.04.19

LES OISEAUX DE PASSAGE

De Cristina Gallego et Ciro Guerra
Avec Carmina Martínez, José Acosta, Jhon Narvaez
Colombie. 2h05

LE RETOUR DU RÉALISATEUR COLOMBIEN
CIRO GUERRA (*L'ÉTREINTE DU SERPENT*).
EN BINÔME. POUR UN FILM DE CARTELS
COMME L'ORIGIN STORY DU GENRE.

PAR EMMANUELLE SPADACENTA

Cela fait une grosse douzaine d'années que Ciro Guerra réalise des films (*LES VOYAGES DU VENT* a même été sélectionné à *Un Certain Regard* en 2009), mais c'est probablement avec

L'ÉTREINTE DU SERPENT (projeté à la Quinzaine des réalisateurs en 2015, avec l'acteur belge Jan Bijvoet en guide halluciné) que ce cinéaste colombien s'est fait réellement remarquer à l'échelle mondiale. Un noir & blanc somptueux, un récit à la langueur chamanique (sur une bonne durée de 2h04), une sélection (pas volée) pour concourir au titre de Meilleur film en langue étrangère aux Oscars... Ce film d'aventures aux confins de l'Amazonie est un choc pour quiconque ose s'y... aventurer. Trois ans plus tard, en 2018, Ciro Guerra était de retour à Cannes, toujours à la Quinzaine des réalisateurs, avec *LES OISEAUX DE PASSAGE*, coréalisé avec sa productrice Cristina Gallego. Est-ce un hasard, mais il est moins radical que sa précédente *ÉTREINTE DU SERPENT*, peut-être même – osons un gros mot – plus commercial. *LES OISEAUX DE PASSAGE* est le film de cartels quintessentiel, l'origin story de tous les *BARRY SEAL*, *INFILTRATOR* et autres Pablo-escobareries qui engraisent actuellement, et ont toujours engraisé, Hollywood. Le film relate comment, entre 1968 et 1980, une famille

indigène Wayuu de Colombie s'enrichit dans le trafic de marijuana mais compromet la paix clanique de la région alors que l'argent de la drogue lui procure de plus en plus de pouvoir. Stratagèmes et règlements de comptes d'un côté, traditions et superstitions de l'autre: *LES OISEAUX DE PASSAGE* réussit le mariage du cinéma grand public et d'un cinéma plus contemplatif, plus stoïque, comme si un langage universel était venu s'immiscer dans l'art un peu raide de Guerra. Il y a toujours ces personnages au jeu impassible (voire apathique) et ces effusions de violence soudaines – des effets habituels, si ce n'est un cliché, du cinéma d'auteur sud-américain de festivals –, mais la lecture est limpide. *LES OISEAUX DE PASSAGE* détricote l'hégémonie colombienne sur le narcotraffic mondial avec un souci anthropologique captivant. Le cinéma de Guerra retrouve des couleurs, certes moins clinquantes que le noir & blanc de *L'ÉTREINTE DU SERPENT*, mais non moins superbes. Qu'ils filment des danses "nuptiales" ou l'assaut mortel sur une villa en plein désert, Ciro Guerra et Cristina Gallego placent toujours leur caméra à la bonne distance pour créer tour à tour la ferveur et l'horreur. Ce sens esthétique admirable, doublé d'un sujet foncièrement fascinant, permet au film d'être une réussite indéniable. ●

★★★



Colombie, années 1970 : à l'origine du trafic de marijuana, une simple famille d'Indiens Wayuus...

UN « SCARFACE » COLOMBIEN

Cinéma. Début des années 1970. A Medellín, Pablo Escobar se lance dans le commerce de cocaïne. Mais au nord-est de la Colombie, sur la côte caribéenne, le trafic de marijuana fait également ses débuts. C'est cette « préhistoire » et l'âge d'or du narcotrafic, la *bonanza marimbera*, que racontent dans « Les oiseaux de passage » **Ciro Guerra**, déjà remarqué pour sa transe chamanique « L'étreinte du serpent » (2015), et sa femme, **Cristina Gallego**, qui coréalise le film.

Dans le désert de la Guajira balayé par les vents, près de la frontière vénézuélienne, la communauté indigène Wayuu vit du tissage de magnifiques costumes colorés. Rapayet doit rassembler chèvres, vaches et colliers pour épouser la jeune et mystérieuse Zaida (incroyable **Natalia Reyes**). Avec un ami, il se met à vendre de l'herbe aux gringos venus apprendre

aux Colombiens à dire « *non au communisme* ». On suit de 1969 aux années 1980 la naissance et la croissance d'un empire dont les codes bousculent en permanence les coutumes en vigueur chez les Wayuu. En mêlant fiction anthropologique et film de gangsters, le couple de cinéastes revisite le genre et déroule un « Scarface » mâtiné de croyances, de visions cauchemardesques et d'oiseaux synonymes de mauvais présage. Peuplée de personnages pittoresques comme la matrone de fer (géniale **Carmina Martínez**) et l'oncle messager, cette fresque familiale se décline en « chants », telle une tragédie grecque. Elle est portée par des acteurs fascinants et une photographie exceptionnelle. Une descente aux enfers délicieusement glaçante ! ■ **OLIVIER UBERTALLI**

« Les oiseaux de passage », en salles le 10 avril.
Lire l'interview des réalisateurs sur lepoint.fr.

Les Oiseaux de passage

de Cristina Gallego et **Ciro Guerra**

Colombie, 2018. Avec Carmini Martínez, José Acosta, Natalia Reyes. 2h05. Sortie le 10 avril.

Il y a trois ans, *L'Étreinte du serpent* avait imposé **Ciro Guerra** sur la scène internationale. Pour faire suite à cette histoire d'affrontement entre explorateurs européens et indigènes dans la forêt amazonienne, **Ciro Guerra** et son épouse **Cristina Gallego** (productrice de ses trois premiers films) ont choisi d'explorer une autre page méconnue de l'histoire de la Colombie en faisant de nouveau s'affronter deux cultures diamétralement opposées—celle de la communauté **Wayuu** et celle du cannabis—, situant leur histoire en pleine « bonanza marimbera », décennie fastueuse (1975-1985) qui a vu la côte caribéenne s'enrichir en exportant de la marijuana aux États-Unis. Sujet en or : il suffit qu'un membre de la communauté ancestrale pose le pied dans l'engrenage du trafic de drogue pour mettre à mal toutes les valeurs, tous les rites, les croyances et jusqu'à la communauté elle-même. Forme en or : le mélange subtil et élégant d'un documentaire sur la vie de la communauté **Wayuu** avec une fiction sur le narcotrafic. L'intérêt de ces *Oiseaux de passage* réside donc dans l'affrontement entre deux types



de mises en scène, de codes de conduites qui régissent deux modes de vie complètement opposés, et dans la façon dont l'un l'emporte sur l'autre (le matériel sur le spirituel, le masculin sur le féminin, le silence sur le dialogue). Ce basculement, qui constitue un moment charnière dans l'histoire de la Colombie, ne correspondrait-il pas aussi à un autre passage, comme si le film lui-même était pensé comme un rite de passage par et pour son réalisateur ? Le prochain film de **Ciro Guerra** sera tourné en Australie avec un certain **Robert Pattinson**.

N.A.

Un polar tribal aux origines des cartels colombiens

— Dans les années 1970, deux clans s'affrontent au sein des Indiens wayuus pour contrôler le trafic de drogue naissant avec les États-Unis.

— Entre tragédie grecque et film de gangsters, les réalisateurs mêlent avec virtuosité les codes du film de genre pour revenir aux origines d'une « tragédie nationale ».

Les Oiseaux de passage ★★★

de Cristina Gallego
et Ciro Guerra

Film colombien, 2 h 05

Près d'un an après sa présentation en ouverture de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, le film des Colombiens Cristina Gallego et Ciro Guerra sort enfin en France, non sans avoir récolté quelques prix au passage – dont le prix spécial police au Festival international du film policier de Beaune décerné le week-end dernier.

Impressionnant de maîtrise, ce « polar » tribal se situant aux confins de plusieurs genres cinématographiques avait pourtant de quoi décontenancer. Il

LA CROIX

démarre comme une exploration quasi ethnographique des mœurs et coutumes des Indiens wayuus, peuple amérindien vivant à l'extrême nord de la Colombie, pour se transformer au fil du récit en film noir dans la plus pure tradition du film de gangsters hollywoodien.

Ce parti pris original a été choisi par les réalisateurs pour raconter une histoire peu ou pas connue, celle de l'origine des cartels de la drogue en Colombie dans les années 1970-1980 avec son lot de violence et de règlements de comptes, et la déployer à la dimension du mythe afin de revenir aux sources de ce qu'ils considèrent comme la tragédie de leur pays. « *Pour moi c'est un film noir, un film de gangsters. Mais il peut aussi être à la fois un western, une tragédie grecque et un conte de Gabriel Garcia Marquez. D'une certaine façon, les genres sont devenus les archétypes mythiques de notre temps* », explique Ciro Guerra.

Cette épopée, chapitrée en « chants », commence donc dans le désert de la Guajira où Rapayet,

LA CROIX

Cristina Gallego et Ciro Guerra sont les brillants représentants d'un cinéma colombien en plein essor.

par hasard de jeunes Américains à la recherche de marijuana – des membres des corps de la Paix venus prêcher l'anticommunisme –, il entrevoit la possibilité de réunir l'argent nécessaire.

« Rapa » va peu à peu s'imposer comme l'intermédiaire incontournable entre les « gringos » et les Indiens d'un clan rival qui cultivent la *marimbera* dans les montagnes, se transformant en une sorte de parrain local. C'est le temps de la prospérité pour tous, les grosses Land Rover remplacent les ânes, les maisons en dur singeant le luxe américain sont érigées au milieu du désert, les armes font leur apparition, et la tribu, dirigée d'une main de maître par la belle-mère Ursula, néglige les mauvais augures annoncés par les oiseaux de passage. Ceux-ci se matérialisent lorsque Leon, le fils de Rapa, oublieux des traditions, contrevient

au code d'honneur des Wayuus et déclenche une terrible spirale de vengeance.

En superposant avec brio les ressorts du film de genre à la culture amérindienne avec son rythme, sa culture, ses croyances et ses rituels magiques, Cristina Gallego et Ciro Guerra, brillants représentants d'un cinéma colombien en plein essor, réussissent une véritable performance. Ils parviennent, deux heures durant, à tenir le spectateur en haleine tout en remontant aux sources de tous les maux de leur pays : colonialisme, perte d'identité des populations indigènes, violence, et pouvoir corrompateur de l'argent.

« C'est une métaphore de notre pays, décrypte Cristina Gallego, une tragédie familiale qui devient aussi une tragédie nationale. En parlant du passé, elle nous permet de mieux comprendre où nous en sommes aujourd'hui en tant que pays. » Comme ils l'avaient fait dans leur précédent long métrage *L'Étreinte du serpent*, qui avait représenté la Colombie aux Oscars et était consacré aux peuples d'Amazonie, ils subliment par des images magnifiques et une intrigue au cordeau le film anthropologique, afin de renouer avec une part de l'héritage culturel du sous-continent américain.

Céline Rouden

LES OISEAUX DE PASSAGE

DE CRISTINA GALLEGO

ET CIRO GUERRA.

AVEC CARMIÑA MARTINEZ,

JOSÉ ACOSTA... 2H05.

16/20

Ça démarre comme un roman de Gabriel Garcia Marquez et ça finit dans un déchaînement de violence qui pourrait rappeler le cinéma de Quentin Tarantino.

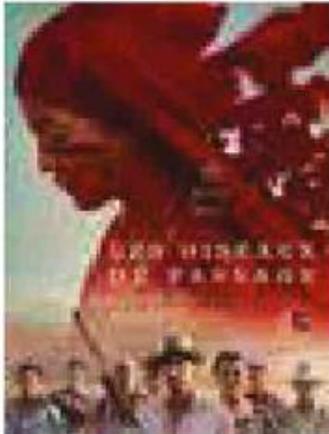
Les Oiseaux de passage

forment une œuvre protéiforme, entre la tragédie grecque, le western et le film de gangsters. On y suit la naissance des cartels de la drogue, dans les années 1970, en Colombie. A l'origine, il y a un commerce florissant de marijuana entre une famille amérindienne Wayuu



et de jeunes touristes américains, bercés d'illusions hippies. L'entreprise prend de l'ampleur, l'argent tombe

du ciel et différents clans se font la guerre. Pour la matriarche Ursula et les siens, l'enfer ne fait que commencer. Tout en étant d'une efficacité diabolique dans sa manière de décrire le fonctionnement des cartels de la drogue, le scénario s'autorise également quelques digressions bienvenues et surprenantes, à l'image de cette scène de danse primitive qui ouvre l'histoire. Bien sûr, le film prend son temps. Néanmoins, chaque scène, même la plus anodine, a son importance dans ce long-métrage qui, petit à petit, se transforme en cauchemar éveillé. Un songe singulier dans lequel émergent de beaux personnages de femmes, à la fois victimes et totems des hommes qui leur font face. **A. L. F.**



FILM MEXICANO-COLOMBIEN

Les Oiseaux de passage

de *Ciro Guerra et Cristina Gallego*, avec *José Acosta, Carmina Martínez...*

Durée : 2 h 05.

● **Années 1970**, dans une contrée reculée de la Colombie. Une famille d'indigènes s'essaie au trafic de drogue et fournit les jeunes Américains qui, en quête d'émotions fortes, se risquent à jouer les touristes dans les environs. Rapidement, le petit commerce du deal prend de l'ampleur et devient une industrie florissante qui donne naissance à des cartels de la drogue, dont les petits soldats s'entre-tuent pour asseoir leur pouvoir et leur domination...

Présentés l'an passé au Festival de Cannes en ouverture de la Quinzaine des réalisateurs, « Les Oiseaux de passage », coréalisé par les Colombiens *Ciro Guerra* (« *Les Voyages du vent* », « *L'Étreinte du serpent* ») et *Cristina Gallego* (productrice des œuvres précédentes), battent en brèche les clichés qui encombrant si souvent les longs-métrages et séries consacrés aux criminels locaux. Entre film noir et chronique réaliste, cette fiction envoûtante invite à la découverte d'un univers mystérieux et menaçant que les cinéastes dépeignent avec une fascinante invention formelle. Un des meilleurs films du moment. — **Olivier de Bruyn**